

Les ENFANTS
de la MINE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les enfants de la mine / Ellen Marie Wiseman

Autre titre : Coal River. Français

Nom : Wiseman, Ellen Marie, auteure

Description : Traduction de : Coal River

Identifiants : Canadiana 2026008624X | ISBN 9782898045400

Classification : LCC PS3623.I83 C6314 2026 | CDD 813/.6-dc23

Titre original : Coal River

© 2016 by Ellen Marie Wiseman

Cet ouvrage a été publié avec l'aimable collaboration de Kensington
Publishing Corp., New York, et La Nouvelle Agence, Paris

© 2025, Éditions Faubourg Marigny pour la traduction française

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Typhaine Ducellier

© Les éditions JCL, 2026 (pour la présente édition)

Couverture :

Ateliers Prêt-Pressé / Image Freepik; retouchée avec
des outils graphiques intégrant des fonctions d'IA

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ELLEN MARIE WISEMAN

Les ENFANTS
de la MINE

LES ÉDITIONS JCL 

*Pour mes amours,
Rylee, Harper et Lincoln
Je vous aime au-delà des mots*

À la mémoire de notre très cher ami Billy

1

Coal River, 1912

Le dernier jour du mois de juin, l'année où le reste du monde était sous le choc du naufrage du *Titanic*, deux choix s'offraient à Emma Malloy du haut de ses dix-neuf ans : prendre le prochain train à destination de Coal River, en Pennsylvanie, ou être envoyée dans un refuge pour sans-abri à Brooklyn. Le médecin l'avait autorisée à quitter l'hôpital de Manhattan, l'Église catholique lui avait fait don d'une petite valise avec quelques vêtements (en plus d'une tenue de deuil adaptée, de sous-vêtements, d'une brosse à ongles et d'un pain de savon), et sa tante et son oncle lui avaient fait parvenir de l'argent pour un billet. Elle disposait de moins d'une heure pour se décider. Une fois le temps écoulé, elle effectua d'un pas mal assuré le trajet entre l'hôpital et la gare dans une sorte de transe, dit au revoir à l'infirmière, grimpa les marches de la plateforme et trouva sa place dans le wagon. L'infirmière avait affirmé que c'était un miracle qu'Emma eut réussi à échapper à l'incendie mortel qui avait ravagé le théâtre et qu'elle devrait être éternellement reconnaissante que la vie lui offre une deuxième chance. La seule chose dont Emma était certaine, c'était qu'elle était orpheline, à présent. Là où elle allait, ce qui lui arriverait, cela n'avait pas d'importance. Tout comme son défunt frère Albert, sa mère et son père l'accompagneraient partout. Il n'existait aucun moyen de se soustraire à ce lourd chagrin, à cette horrible douleur dans sa poitrine.

Deux jours plus tard, quand le train sortit du tunnel qui passait sous la montagne Ash et franchit le pont à tréteaux qui enjambait la rivière Coal, la peau d'Emma se couvrit de chair de poule. Elle s'était juré de ne jamais retourner dans la ville minière isolée

qui tenait son nom du sombre cours d'eau qui la traversait, et pourtant, elle était là qui avançait, impuissante, vers de constants rappels d'un jour qu'elle aurait tout donné pour oublier.

Dehors, la chaleur estivale écrasait l'intérieur des terres de la Pennsylvanie de tout son poids, donnant l'impression que le monde et tout ce qu'il contenait rôtissaient dans un four géant. Les arbres s'affaissaient sous le soleil implacable, leurs feuilles flétries déjà jaunies sur les bords. Voilà plus d'un mois qu'il n'avait pas plu. Néanmoins, la rivière sombre était profonde, son débit rapide, ses eaux tourbillonnant le long de ses berges rocailleuses tel un potage empoisonné. En amont, le rivage était bordé d'une végétation sauvage composée d'arbres et de ronces, aussi hostile pour les hommes que pour les animaux. Dans le lointain, les versants de montagnes dentelées descendaient jusqu'au lit de la rivière, leurs pentes raides délimitant la seule autre issue pour sortir de la vallée.

Emma pensa à la petite fiole dans son sac à cordonnet, volée à l'hôpital pendant que l'infirmière avait le dos tourné. Elle se languissait du goût amer de la tranquillité sur sa langue, mais il ne lui restait que quelques gouttes de laudanum et elle ne voulait pas les gaspiller. Dieu savait qu'elle en aurait besoin pour survivre aux prochains jours. Elle enfonça ses ongles dans les accoudoirs en tissu de son siège tandis qu'elle comptait les secondes qui séparaient le train de la terre ferme. *Peut-être que tout a changé*, songea-t-elle. *Peut-être qu'oncle Otis sera différent, cette fois. Ou peut-être que je suis simplement nerveuse parce que le train est perché sur un pont suspendu à des dizaines de mètres de hauteur.* Elle avait envie de croire à toutes ces choses. De tout son cœur. Mais elle n'était pas douée pour ce qui était de se raconter des mensonges.

Quand le train atteignit enfin l'autre côté de la rivière, elle glissa un doigt dans le haut col de sa tenue de deuil, dont le tissu semblait écorcher sa peau transpirante. Dans le wagon suffocant, les lourdes manches et le col serré lui faisaient l'effet d'une camisole de force ou d'une armure, et ce en dépit du fait que la robe était bien trop grande pour elle. Certes, il était encore des personnes pour penser que la bienséance exigeait qu'une fille en deuil porte du noir

pendant toute une année, mais pourquoi les «tenues de deuil» devaient-elles être si raides et restrictives? Comme si le chagrin n'était pas assez cruel comme ça.

Sa robe de marin à la taille relâchée lui manquait terriblement, de même que son pantalon d'été. Si cela n'avait dépendu que d'elle, elle aurait retiré son corset ainsi que la combinaison en coton sous sa jupe et les aurait jetés par la fenêtre du train au bout de quelques minutes de voyage. Elle aurait remonté ses manches, défait son chapeau et enlevé ses bas. Mais au souvenir des regards perturbés des autres passagers lorsqu'elle avait détaché son voile pour le fourrer dans son sac à main, elle s'était abstenue.

Parce qu'Emma avait passé son enfance entourée de personnalités du show-business (des acteurs habillés comme des Vikings et des pirates, des fantômes et des mendiants, des nonnes et des Égyptiens), elle n'avait jamais compris pourquoi certaines personnes en jugeaient d'autres en se basant sur leurs tenues. Au théâtre, tout le monde se fichait qu'elle distribue des programmes ou parcoure le voisinage en pantalon de sport, avec une casquette de gavroche sur la tête ou en chemise de garçon. Certes, avec son petit gabarit, porter des chaussures plates et des culottes lui donnait davantage l'air d'un adolescent que d'une jeune femme à l'orée de l'âge adulte, et attacher ses cheveux couleur noisette qui lui tombaient jusqu'à la taille en une longue tresse au lieu de les coiffer en un chignon à la dernière mode la rajeunissait considérablement. Mais c'était très difficile de faire du vélo dans Central Park en robe bouffante et en corset, et les talons et les jupes rendaient tout bonnement impossible l'escalade de la passerelle du théâtre pour assister aux répétitions. Sa mère avait pour habitude de plaisanter en disant qu'elle avait non pas un mais deux fils, et son père disait qu'elle ressemblait à une poupée de porcelaine grandeur nature, avec ses mains délicates, son nez en bouton et sa bouche en arc de Cupidon. Sa petite Lilliputienne, avait-il pour coutume de la surnommer. Ses parents n'en auraient rien eu à faire qu'elle retire sa robe de deuil et remette ses habits habituels.

Puis elle se rappela que ce qu'elle avait sur le dos, la jupe en drap fin, le chemisier col châle et la chemise de nuit en mousseline que contenait sa valise en piteux état étaient les seuls vêtements qu'elle possédait. Tout le reste avait disparu. Réduit en cendres dans l'incendie.

L'incendie. Le mot lui faisait l'effet d'un coup de poignard en plein cœur.

Le bruit des rires et des discussions s'estompait à l'intérieur du wagon, bourdonnant dans ses oreilles avec le claquement des roues en fer et le martèlement de la locomotive. Dans quelques minutes, quand le train s'arrêterait, il lui faudrait se lever et descendre. Point. Il n'y avait pas à réfléchir plus loin. C'était déjà suffisamment compliqué de respirer. Puis le train freina et frémit en décrivant lentement une longue courbe à mesure qu'il s'approchait de la gare du village, et la vallée s'ouvrit devant ses yeux, tel un dessin en noir et blanc sorti d'un livre d'école.

Entouré de sommets presque entièrement dénués d'arbres et de végétation, le village de Coal River était niché sur le flanc de Bleak Mountain, dans une congrégation tentaculaire de maisons en bois, de boutiques, d'édifices en pierre et de saloons. Des routes en scories et des chemins de terre sinuaient à travers la communauté et partaient en direction des canyons et des ravins, montaient jusqu'au village minier et au-delà, zigzaguant dans la terre comme autant de colonnes de fourmis.

Près de la base du sommet central, le puits sur neuf niveaux de la société minière Bleak Mountain était perché sur la ville comme une énorme créature, ses narines noires crachant des colonnes de fumée sombre. Le puits ressemblait à un fatras de structures de différentes tailles empilées l'une sur l'autre, comme si de nouveaux étages étaient ajoutés tous les ans sans se préoccuper de la manière dont ils s'intégreraient aux précédents. Des rangées de fenêtres à petits carreaux flanquaient chaque étage et une étrange construction trônait au sommet, comme une maison miniature rajoutée à la dernière minute. Un chevalement montait jusqu'au dernier niveau, sa forme rappelant à Emma les montagnes russes de Coney

Island, la seule attraction dans laquelle elle refusait de mettre les pieds tant elles montaient haut. Le reste de la houillère se composait d'un labyrinthe de bâtiments et de cabanes, de voies ferrées et de canalisations, d'allées et d'engins à vapeur, au milieu de volutes de fumée. Des tas de déchets miniers brûlaient lentement aux alentours du bassin, émettant une épaisse fumée blanche. Le soir, quand elle était enfant, Emma imaginait que les éclats rouge, bleu et orange issus des tas de résidus qui se consumaient étaient les feux de l'enfer.

Plus haut sur le flanc droit de la montagne, des sentiers et des rangées de maisons de mineurs bordaient un grand vallon. Emma n'était jamais montée jusque là-haut, mais elle enviait les enfants qui y vivaient, loin de la rigidité pompeuse de l'aristocratie de Coal River. Elle se les représentait courant dans l'herbe et grimpant aux arbres, dehors jusqu'au coucher du soleil, sirotant de la limonade pieds nus dans leur véranda. Tante Ida lui aurait taillé les oreilles en pointe si elle avait retiré ses chaussures en extérieur ou si elle avait taché sa robe en montant dans un arbre. Sa tante exigeait qu'elle lève le petit doigt en l'air à l'heure du thé et elle la faisait marcher avec des livres sur la tête pour parfaire son maintien. Emma ne comptait plus le nombre de fois où elle avait rêvé de se sauver avec son frère pour se cacher dans le village des mineurs jusqu'à ce que ses parents reviennent de Manhattan. Si elle l'avait fait, peut-être qu'Albert serait encore vivant.

Un éclat pourpre sur la gauche attira son regard. Quand elle tourna la tête, l'effroi l'envahit. Au nord de la ville, un manoir sur trois niveaux se dressait sur une colline, entouré de pins et de pelouses parfaitement taillées. Son toit rouge brillait sous le soleil de l'après-midi. Rien n'avait changé, y compris la fontaine en marbre devant la demeure. Ses bras se recouvrirent de chair de poule. Puis la gare dissimula la maison à sa vue.

Le train ralentit par à-coups dans un crissement métallique interminable. Les passagers se levèrent et rassemblèrent leurs affaires, impatients de descendre après un si long voyage. Emma resta assise et regarda par la fenêtre, un nœud brûlant dans la

gorge. Le quai était bondé: des hommes en gilet et chapeau de paille, des enfants dans leurs vêtements blancs d'été, des femmes en tenue de voyage qui se rafraîchissaient au moyen d'éventails en papier. Du côté gauche de la gare, un groupe de policiers coiffés de képis et vêtus de longues vestes militaires étaient en faction. Leurs carabines pressées contre leurs poitrines, ils bloquaient le passage à un groupe de mineurs en guenilles. Tout le monde avait l'air misérable et asphyxié par la chaleur.

Emma envisagea de rester dans le train et de continuer jusqu'à la prochaine gare, ou de faire demi-tour. Mais pour aller où? Le petit appartement de ses parents, situé au-dessus du théâtre, n'était plus. Il avait été ravagé par les flammes, ainsi que tout ce qu'il contenait. En outre, elle ne disposait pas d'un autre billet de train. Les seules choses que renfermait son sac à main étaient le laudanum, un porte-monnaie vide et son voile de deuil.

Elle se mordit la lèvre et balaya la foule du regard, en quête d'Oncle Otis. Elle l'aperçut près des policiers, en train de discuter avec un jeune homme en costume et chapeau haut de forme. Son oncle était grand et maigre et la peau de son visage et de ses mains semblait tendue sur ses os, comme un morceau de viande qu'on aurait laissé au soleil. Des filaments gris se mêlaient à sa moustache en fer à cheval et à ses rouflaquettes. Emma songea qu'il avait l'air terriblement vieux. Dur et ravagé par l'âge et son amour du whiskey.

À défaut d'autre chose, le voyage en train lui avait donné le temps d'échafauder un plan susceptible de lui permettre de s'échapper de Coal River. Si elle menait bien sa barque, Oncle Otis trouverait son idée excellente. Elle priaït pour que ce soit le cas, même si elle avait arrêté de prier après la mort d'Albert. Si son plan échouait, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle ferait. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle ne pouvait pas passer le restant de ses jours dans cet endroit.

L'homme au chapeau hocha la tête en réponse à Oncle Otis tout en regardant par les fenêtres du train. Ses yeux plissés inspectaient l'intérieur de chaque wagon. Sa silhouette dégingandée et

ses jambes arquées semblaient à la fois familières et étrangères, comme si Emma l'avait connu dans une autre vie. Puis elle reconnut le visage plat et sans relief, semblable à une planche avec un nez et des yeux globuleux. C'était son cousin Percy, devenu grand désormais. Elle grogna en son for intérieur. Il était encore là. Percy, qui avait l'habitude de la suivre partout comme un petit chien jusqu'au jour où elle lui avait décoché un coup de poing et ordonné de la laisser tranquille. Percy, qui faisait leurs lits en portefeuille et leur avait fait descendre la rivière le jour où Albert s'était noyé.

Emma se sentit devenir livide alors que l'image insoutenable assaillait son esprit. Son frère de huit ans, avec son bonnet rouge et ses bottes d'hiver, ses yeux écarquillés quand la glace avait cédé, ses mains nues agrippant la surface glissante en quête d'une prise à laquelle se rattraper. Elle entendait encore ses cris, sa voix terrifiée qui hurlait son nom. Puis il avait disparu, emporté par le courant rapide et glacé de la rivière Coal. L'expression horrifiée et désorientée dans son regard avant de sombrer s'était incrustée dans sa mémoire et la hantait à chaque instant depuis.

Elle battit des paupières pour chasser ses larmes tandis qu'elle luttait contre la pensée de son frère coincé sous la glace, ses boucles sombres trempées, ses yeux vides et aveugles. C'était insupportable. *Tu n'avais que dix ans. Tu lui as dit de ne pas aller sur la glace.* Puis, l'instant suivant : *Il était à la rivière à cause de toi.*

Elle tâta la base de son cou, à l'endroit où reposait habituellement le médaillon de sa mère avant qu'il disparaisse dans l'eau avec Albert. Soudain en proie au sentiment de tomber dans un trou sans fond, elle agrippa le rebord de son siège pour se retenir. Elle avait été sujette à plusieurs crises de nerfs depuis qu'elle s'était réveillée à l'hôpital quatre jours plus tôt, mais la sauvagerie de cet assaut la submergea au point de lui donner la nausée et le tournis. Que fabriquait-elle ici ? Comment retourner vivre chez son oncle et sa tante, là où Albert et elle avaient passé quatre mois affreux pendant que leurs parents cherchaient un emploi à Manhattan,

pourrait-il redonner du sens à son existence bouleversée ? Puis une autre pensée s'insinua dans son esprit, une pensée qui lui tordit l'estomac.

Peut-être que c'est une punition.

Le train hoqueta une dernière fois avant de s'arrêter dans une embardée et de laisser échapper un nuage de fumée. La secousse fit retomber les passagers sur leurs sièges. Emma se leva, les jambes mal assurées. Elle lissa sa robe et attrapa sa valise, puis attendit que le dernier passager soit sorti avant de soulever le lourd jupon de sa robe trop longue et de se diriger vers la porte, le cœur battant. Elle avait l'impression de se voir de l'extérieur, comme dans un rêve ou dans un film. En descendant du train, elle se couvrit la bouche. L'odeur sulfurique d'œufs pourris typique des résidus miniers que l'on brûlait lui confirma l'atroce vérité. Elle était de retour à Coal River.

Après la mort d'Albert, quand ses parents l'avaient ramenée à Manhattan, ses vêtements avaient continué d'exhaler l'odeur pendant des mois, en dépit des nombreux lavages. Pendant des années, la puanteur de déchets carbonisés s'était immiscée dans ses cauchemars, émanant de sa taie d'oreiller le matin tel un parfum fantôme écœurant. Mais un beau jour, le fumet infâme avait disparu et elle avait cru qu'elle n'aurait plus jamais à le sentir de sa vie.

Elle réprima un haut-le-cœur et secoua la tête quand le bagagiste lui offrit de porter sa valise. Les autres voyageurs s'empressaient en traînant leurs affaires à bout de bras, hélaiient les amis et parents qui les attendaient. Emma se hissa sur la pointe des pieds pour tenter de voir par-dessus les chapeaux et les épaules, en quête de Percy et d'Oncle Otis.

Deux wagons plus loin, un groupe d'hommes en veste et pantalon de travail élimés descendaient du train, l'air sombre. Les mineurs leur crièrent de repartir d'où ils venaient et se mirent à leur jeter des cailloux et des bâtons. La police repoussa les mineurs tout en leur aboyant de se calmer. L'un des fauteurs de troubles franchit le cordon et se dirigea vers le train. Quatre officiers

braquèrent le reste du groupe pendant que trois autres attrapaient le rebelle, le plaquaient au sol et lui mettaient les bras derrière le dos. Emma baissa la tête et pressa le pas en tentant de se remémorer à quel endroit elle avait aperçu son oncle. Tout à coup, une main puissante se referma sur la poignée de son bagage. Emma pivota sur elle-même, prête à batailler. Percy sourit et lui prit sa valise en soulevant son chapeau pour la saluer. Ses cils étaient si clairs qu'ils étaient presque invisibles, et ses cheveux d'un blond quasiment blanc.

— Bonjour, Emma. Je suis désolé que tu reviennes à Coal River dans de si tristes circonstances, mais je suis heureux de te voir.

Elle hocha la tête.

— Percy.

À cet instant, un autre mineur franchit le cordon policier et se précipita vers Oncle Otis, les traits déformés par la rage. Un agent le rattrapa, passa un bras autour de son cou et le traîna en arrière. Un collègue accourut pour l'aider et menotta les mains de l'homme dans son dos.

— Que se passe-t-il, enfin ? demanda Emma.

— Tout le monde est agité ces jours-ci. C'est la chaleur.

— Mais pourquoi les mineurs jettent-ils des pierres à ces hommes ?

Percy regarda par-dessus son épaule, comme s'il remarquait les échauffourées pour la première fois.

— Ce sont des immigrants fraîchement débarqués. Les mineurs pensent qu'ils sont ici pour leur voler leur emploi.

Il lui présenta le bras pour l'escorter à travers la foule.

— Allons-y, veux-tu ?

Elle prit son bras à contrecœur et souleva ses jupons.

— Tu n'as pas changé, déclara Percy. Enfin, je veux dire par là que tu es splendide.

Elle lui adressa un sourire pincé et scruta les visages qui les entouraient pour éviter son regard inquisiteur. Pas étonnant qu'il soit surpris : neuf années s'étaient écoulées depuis sa dernière visite, et elle était toujours aussi petite. Elle se demanda combien de temps il

attendrait avant de se moquer d'elle. Il l'entraîna à travers la foule, utilisant la valise pour écarter les gens et se frayer un chemin. Près du guichet, Oncle Otis s'entretenait avec un policier. Empourpré, il fronçait les sourcils.

— Notez les noms de quiconque sème la pagaille ! ordonna-t-il.

— Oui, Mr Shawcross, répondit l'officier.

— Père, lança Percy. Regardez qui est là.

Oncle Otis sourit et ouvrit les bras.

— Bienvenue, Emma. Je suis navré pour tes parents, mais c'est une joie de te voir.

— Bonjour, mon oncle.

Elle serra les dents et le laissa l'étreindre.

— Bon sang, ma fille, grogna-t-il à son oreille. Où est ton voile ? Comment peux-tu manquer de décence de la sorte ?

Elle s'écarta et agrippa les cordonnets de son sac.

— Je l'ai retiré pendant le trajet, expliqua-t-elle. Il était trop encombrant pour le porter durant tout le voyage.

— Eh bien, maintenant que tu es arrivée, tu ferais mieux de le remettre avant de traverser la ville, intima Oncle Otis avec un sourire forcé.

— J'ai bien peur que ce soit impossible. Il régnait une chaleur épouvantable dans le train et, quand j'ai ouvert une fenêtre, le voile s'est envolé.

Oncle Otis fronça les sourcils.

— J'ai d'autres choses à gérer en ce moment. Je suis déjà débordé avec ces mineurs. Percy, amène-la à la maison, dis à ta mère de l'installer et reviens me chercher.

— Oui, monsieur.

Oncle Otis tourna les talons, avant de se raviser et de se pencher sur son fils.

— Prends les routes secondaires, ordonna-t-il entre ses dents.

Derrière lui, un groupe de mineurs franchit le cordon de police et se précipita sur le quai en criant des obscénités aux migrants qui arrivaient. Les agents foncèrent sur eux et les continrent une

nouvelle fois. Oncle Otis les rejoignit au pas de course en agitant les bras en tous sens. Un coup de feu retentit et Percy attrapa Emma par le bras pour l'entraîner hâtivement à sa suite.

De l'autre côté de la gare, la route fourmillait de chevaux, de buggys, de piétons, de chariots et de bicyclettes. Une Ford Tin Lizzie jaune était garée le long d'un trottoir, ses hautes roues blanches maculées de gris, ses lanternes dorées et son pare-brise recouverts d'une fine couche de poudre noire. À l'instar d'absolument tout ce qui les entourait (bâtiments, auvents de magasins, poteaux télégraphiques), une pellicule de suie enduisait la voiture. Percy ouvrit la portière côté passager et aida Emma à monter. Après être parvenue à faire entrer son énorme jupe dans l'habitacle, elle s'installa et regarda autour d'elle.

À quelques mètres de là, de l'autre côté de la chaussée, un jeune garçon en guenilles était assis par terre, affalé contre un poteau téléphonique tapissé d'affiches poussiéreuses. Son regard vide d'émotion était fixé sur les passants et les chariots tirés par des chevaux. Il avait le visage bouffi et pâle, les yeux enfoncés dans les orbites. Ses cheveux foncés et épais ressemblaient à ceux d'Albert et sa jambe gauche était retenue par une attelle en métal. Ses bottines élimées et l'extrémité de ses béquilles dépassaient du bord du trottoir.

Derrière lui, deux garçons plus âgés étaient assis sur une caisse en bois. Le dos tourné à la rue, ils fumaient une cigarette. Un policier les rejoignit au pas de charge et donna un coup de pied dans les béquilles du premier en lui ordonnant à grands cris de dégager la chaussée. Le garçon se leva avec peine tandis que le policier attendait qu'il s'exécute. Emma voulut descendre de voiture pour l'aider, mais avant qu'elle en eût le temps, les plus grands l'aidèrent à se mettre debout, et les trois déguerpirent.

Percy plaça la valise d'Emma sur la banquette arrière, puis il grimpa à son tour et démarra le moteur. Il ôta son haut-de-forme pour le remplacer par une casquette de chauffeur et mit des lunettes.

— Prête?

Emma hochait la tête, les mains croisées sur son ventre noué. Percy s'engagea dans la rue grouillante, évitant les ornières, klaxonnant pour faire s'écarter les chevaux trop lents et les enfants indisciplinés. Sur les trottoirs, des femmes s'arrêtaient pour les regarder passer et murmuraient derrière leurs mains gantées. Des policiers patrouillaient à chaque intersection ou presque, leurs fusils à l'épaule. Quelques-uns les saluaient d'un geste de la main. D'autres marchaient la tête basse, crachant du jus de tabac par terre ou fumant des cigarettes.

Dans les souvenirs d'Emma, les rues n'étaient pas remplies d'officiers. Elle songea à demander à Percy pourquoi ils étaient si nombreux, mais le moteur faisait un vacarme assourdissant et elle n'avait pas envie de parler. Alors qu'ils traversaient la ville, elle fut abasourdie de constater à quel point rien n'avait changé. Elle avait le sentiment d'avoir voyagé dans le temps : les choses et les gens étaient toujours au même endroit, figés, dans l'attente de son retour.

Le *Company Store*, le magasin de la société minière, n'avait pas changé non plus, avec ses deux niveaux, ses cheminées en briques, ses bardeaux rouges écaillés et ses volets noirs. Sur le porche, quelques vieux bonshommes étaient installés dans des fauteuils à bascule ou sur des tabourets, occupés à sculpter des bouts de bois ou à jouer aux échecs sur des barils retournés. Le panneau en bois qui indiquait la direction de la décharge était toujours cloué à l'étable à mulets et des nids-de-poule défiguraient toujours la route étroite qui passait devant le parc.

Un peu plus loin, une vieille dame aux cheveux blancs nattés avançait vers eux avec peine, penchée en avant comme si elle était sur le point de se baisser pour ramasser quelque chose. À côté d'elle, un jeune garçon clopinait sur des béquilles en bois. Une de ses jambes de pantalon était vide, nouée à l'extrémité. Emma se raidit. Elle aurait cru voir le frère jumeau d'Albert. Il avait les mêmes cheveux noirs, les mêmes taches de rousseur sur le nez, les mêmes dents du bonheur. Quand ils le dépassèrent, elle pivota

sur son siège, incapable de quitter des yeux cette apparition. Le garçon s'arrêta et la fixa d'un regard grave, les sourcils froncés, comme s'il la reconnaissait.

Des doigts glacés invisibles se refermèrent autour de la gorge d'Emma. Les dernières années n'étaient-elles qu'un affreux cauchemar? Albert était-il en vie, coincé à Coal River, dans l'attente qu'elle revienne le secourir? Mais alors, pourquoi n'avait-il pas vieilli? Et qu'était-il arrivé à sa jambe?

L'instant suivant, le garçon reprit sa route. Emma était en proie à un tel vertige qu'elle dut résister à l'envie d'agripper le bras de Percy pour ne pas chanceler.

Non, songea-t-elle. Albert est mort. J'ai vu son corps inerte quand on l'a extrait d'un embâcle de glace sous le pont ferroviaire. J'ai vu son petit cercueil descendre dans la terre du cimetière de Freedom Hill par un jour d'hiver ensoleillé. J'ai vu ma mère sangloter dans les bras de mon père. Ça ne peut pas être lui.

Elle inspira profondément et retint son souffle en essayant de ne pas paniquer. Est-ce que chaque petit garçon allait lui rappeler son défunt frère? Étaient-ils tous blessés ou estropiés? Ou était-elle finalement en train de perdre la tête?

Peut-être aurait-elle mieux fait d'aller au refuge de Brooklyn, en fin de compte.

2

La voiture de Percy s'engagea en crachotant sur la pente abrupte de Flint Hill. Sur la gauche, on apercevait le centre-ville en contrebas. Sur la droite, la résidence des Flint dominait toute la vallée de Coal River. Perché sur une pelouse méticuleusement entretenue, le manoir, construit dans le style italien, était aussi imposant que biscornu. Les basses toitures étaient bordées de larges corniches, un porche sur plusieurs niveaux entourait le rez-de-chaussée et le premier étage et des rambardes en fer forgé peintes en blanc s'accordaient à la façade. Le toit en tuiles rouges était surmonté d'une énorme coupole octogonale qui trônait au sommet tel un phare miniature.

Un frisson parcourut Emma tandis qu'elle se demandait si une maison pouvait jeter un mauvais sort à ses occupants. La tragédie qui ternissait l'histoire de la propriété remontait à des années, mais elle continuait à alimenter les discussions à la manière d'une légende folklorique locale.

Unique héritière de la société minière Bleak Mountain, Viviane avait épousé Hazard Flint dans le cadre d'un mariage arrangé, alors qu'elle était âgée d'à peine seize ans. Deux mois plus tard, les parents de Viviane avaient trouvé la mort dans un accident de train et Hazard avait repris les rênes de l'entreprise familiale. D'après les domestiques qui travaillaient au manoir, c'était un homme méchant et rustre qui contrôlait sa jeune et belle épouse et la société minière avec la même poigne impitoyable. Après la naissance de leur fils Levi, Viviane insista pour qu'ils fassent chambre à part. Cinq ans plus tard, lorsqu'elle accoucha d'un autre petit garçon, tout le monde se demanda si Hazard avait changé d'attitude ou si Viviane avait une liaison extraconjugale. Puis la nourrice et le garçon d'écurie kidnappèrent le bébé alors qu'il n'était âgé que de

six jours. Ils laissèrent un mot dans son berceau, réclamant une rançon de 10 000 dollars en échange de l'enfant. Hazard apporta l'argent dans une allée derrière le magasin du forgeron, comme on le lui avait ordonné, mais jamais on ne leur rendit le nouveau-né.

La rumeur raconte que c'est Hazard qui retrouva Viviane pendue aux poutres de la coupole pendant l'été 1889. Elle avait laissé une lettre dans laquelle elle expliquait ne plus supporter de vivre sans son bébé. À partir de là, la jeunesse de Coal River avait commencé à se faire peur avec des histoires de femme fantôme qui guettait le retour de son fils par la fenêtre de la coupole. Au fil du temps, de nombreux gamins avaient été expulsés de la propriété après avoir escaladé la palissade et tenté de regarder à l'intérieur de la chambre d'enfant, dont on prétendait qu'elle était restée absolument intacte depuis l'enlèvement.

Emma voyait encore les couloirs aux lambris sombres, les tapis persans et les meubles gigantesques, les portraits qui ornaient les murs. Elle sentait encore l'odeur du vieux bois et du plâtre qui lui laissait dans la bouche un goût de sciure et de porridge froid.

Elle repensa à l'hiver où Percy et ses amis avaient mis Albert au défi de s'introduire chez les Flint. Voilà des semaines qu'ils se moquaient de lui et de ses tenues de ville, qu'ils le traitaient de fillette à cause de ses cheveux bouclés. Puis un jour, alors qu'elle rentrait à la maison après être allée acheter des pommes de terre, Emma avait aperçu Percy et ses petits camarades en train de regarder par-dessus la clôture couverte de neige de la maison des Flint. Ils ricanait et se demandaient si le garçon qui était entré allait ou non se faire prendre. Quand Percy lui expliqua qu'ils avaient promis à Albert d'arrêter de lui donner des surnoms s'il volait quelque chose dans la chambre d'enfant pour prouver qu'il était rentré dans la maison, elle lui jeta les pommes de terre dessus et partit en courant porter secours à son frère. Elle traversa le jardin à pas de loup et se faufila par la porte de derrière. Elle se retrouva dans une cuisine qui donnait sur un couloir. Dans ce couloir, une porte était entrouverte et une douce voix lui parvenait, comme si quelqu'un lisait tout haut. Collée au mur, elle avança

et glissa un regard par l'entrebâillement, les jambes tremblantes. Dans la pièce, une femme âgée et un garçon au teint pâle étaient assis à une table, penchés sur un livre ouvert. De toute évidence, c'était une préceptrice et le fils aîné de Viviane, Levi. À en croire Tante Ida, Hazard Flint était si terrifié à l'idée de le perdre qu'il le gardait quasiment prisonnier. Emma se colla au mur opposé et s'éloigna à la hâte. Mr Flint serait sans doute très contrarié s'il savait à quel point c'était chose facile de s'introduire chez lui.

Elle trouva Albert à l'étage, dans la chambre d'enfant. Il pleurait et tremblait de tous ses membres, debout à côté d'un berceau couvert de toiles d'araignées. Il tenait un hochet poussiéreux à la main et le devant de son pantalon était trempé. Elle lui prit le hochet, le jeta dans le berceau et l'entraîna dans le couloir. Alors qu'ils descendaient l'escalier, Albert répétait que le fantôme de Viviane était apparu dans le miroir et l'avait montré du doigt. Vêtue d'une chemise de nuit blanche, elle avait un nœud coulant autour du cou et la langue pendante, noire et gonflée.

Tandis qu'elle tentait de le faire taire, Emma opta pour le chemin le plus court pour quitter la propriété et ressortit par la porte d'entrée. Percy et ses amis attendaient au bout de la rue. Ils rirent en voyant le pantalon mouillé d'Albert et se moquèrent de lui quand il leur jura qu'il avait aperçu le fantôme de Viviane Flint. Percy le poussa et le fit tomber par terre. En réponse, Emma lui mit un coup de poing dans le nez, puis elle attrapa son frère par la manche pour l'entraîner à sa suite. Mais avant qu'ils aient eu le temps de s'éloigner, Percy la saisit par le bras, arracha le médaillon qu'Emma portait autour du cou et partit en courant, imité par les autres. Emma se lança à sa poursuite, Albert sur les talons. Il la supplia de s'arrêter, affirmant que Percy lui rapporterait le médaillon plus tard, mais elle l'ignora et continua à courir. Les garçons prirent la direction de la rivière et elle les suivit. Une fois sur la rive, Percy tint le bijou hors de sa portée en riant. Elle lui donna un coup de pied à l'entrejambe et il laissa tomber le médaillon dans la neige. Alors, l'un de ses amis l'attrapa et le jeta sur la rivière gelée. Et Albert voulut aller le récupérer.

Percy remarqua qu'elle regardait la maison et ralentit.

— Hazard Flint vit toujours ici! cria-t-il par-dessus le tintamarre du moteur.

Elle fixa la route, la bouche sèche comme un désert de sable.

— Levi aussi, ajouta-t-il. Il travaille pour Mr Flint. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'il hérite de tout.

Emma ne répondit pas. Elle avait le sentiment d'être piégée dans un cauchemar dont elle ne se réveillerait jamais. Peut-être qu'elle avait péri dans l'incendie et qu'elle était en enfer. Percy appuya sur la pédale d'accélérateur, rétrograda et continua sa progression vers la demeure familiale.

Oncle Otis et Tante Ida vivaient dans une bâtisse sur trois niveaux de style Queen Anne, avec une tourelle et de nombreux pignons. Entourée de hauts pins, de lauriers des montagnes et de lilas, la propriété était suffisamment éloignée de la mine pour échapper à la poussière de charbon. Des plantes en pots et des meubles en osier ornaient les porches et des fleurs poussaient le long de la clôture. Percy se gara dans l'allée, aida Emma à descendre de voiture et attrapa sa valise sur le siège arrière.

Emma contempla la vue panoramique qui s'étendait sur des kilomètres à la ronde. La ville de Coal River s'étalait sous ses yeux, avec la rue principale et le parc qui occupaient le milieu de la vallée. Maisons et bâtiments étaient regroupés de manière aléatoire, recroquevillés entre des routes et des prairies jaunes. Le toit rouge du manoir Flint brillait sous le soleil de midi telle une flaque de sang. À l'est, la rivière passait sous le pont, noire et tourbillonnante. Dans le lointain, les montagnes ressemblaient à des crêtes de vagues grises qui déferlaient dans le ciel.

Ils trouvèrent Tante Ida dans la salle à manger, occupée à superviser le dressage de la table. Comme dans toutes les autres pièces, les meubles en acajou étaient énormes et la salle comptait son lot de figurines en cristal, de peintures à l'huile, de tapis et de nappes. Le nombre d'objets semblait avoir doublé depuis la dernière

visite d'Emma. Tante Ida portait une robe violette à volants et un camée autour du cou. Sans doute véritable, son entourage en or était si fin qu'il était presque invisible.

Près d'elle, une domestique aux cheveux gris pliait des serviettes de table couleur pêche qu'elle disposait ensuite soigneusement à côté des couverts en argent. Emma remarqua qu'elle avait les doigts déformés par l'arthrite. Quand l'employée fit tomber une cuillère, Tante Ida lui prit les serviettes des mains, les lèvres pincées par l'agacement. Puis elle vit Percy et Emma sur le pas de la porte et son expression se radoucit. Elle posa les serviettes sur la table et s'avança vers eux, les bras grands ouverts.

— Emma, dit-elle d'une voix étranglée.

Ida était la tante d'Emma du côté maternel, un lien de parenté impossible à deviner en la regardant. La mère d'Emma était svelte et grande, alors que Tante Ida était petite et ronde. Ses cheveux châtain étaient séparés par une raie au milieu et ramenés en arrière, ce qui accentuait la forme sphérique de son visage.

— Viens ici et laisse-moi te serrer dans mes bras, ma pauvre chérie!

Emma étreignit mollement sa tante, qui l'embrassa puis recula d'un pas, sa figure joufflue baignée de larmes.

— Je n'arrive pas à croire que ma sœur a disparu. Et dans des circonstances aussi atroces!

Elle sortit un mouchoir de sa poche et se tapota les yeux.

— Dieu sait que nous avons eu des différends au fil des années, mais c'était ma sœur et je l'aimais.

Le cœur d'Emma se serra dans sa poitrine.

— Elle vous aimait aussi.

Derrière Tante Ida, la domestique se prit le pied dans une chaise et laissa tomber un verre. Il atterrit sur le tapis épais dans un bruit sourd, puis roula jusqu'aux pieds d'Ida. Aussitôt, Emma fit un pas en avant, ramassa le verre et le tendit à la servante. La vieille femme hochait la tête et lui adressa un faible sourire de gratitude.

— Doux Jésus, quelle mouche vous a piquée, Cook? Vous êtes un peu plus maladroite chaque jour, ma parole!

— Je vous demande pardon, madame, répondit Cook. Je ferai plus attention à l'avenir.

— Vous avez intérêt. D'autant plus qu'avec ma nièce qui est de retour, vous pourriez très bien vous retrouver à la rue ! avertit Tante Ida.

— Oui, madame.

Cook posa le verre sur la table, plia la dernière serviette et quitta la pièce en clopinant.

Tante Ida remit son mouchoir dans sa manche, puis elle examina Emma de la tête aux pieds.

— Juste ciel, mon enfant, qu'est-ce que c'est que cette tenue ? Cette robe a l'air de sortir tout droit de l'armoire de ma grand-mère ! Sans parler du fait qu'elle est dix fois trop grande !

— Je sais qu'elle ne me va pas, ma tante, mais c'est tout ce que je...

— Maggie ! cria Ida par-dessus son épaule, si fort qu'Emma en sursauta.

En l'absence d'une réponse, Ida secoua la tête et fronça les sourcils.

— Maggie, venez ici tout de suite !

Un bruit de pas précipités descendant les marches en bois résonna dans le fond de la maison. Quelques secondes plus tard, une jeune fille entra en trombe dans la salle, le visage empourpré.

— Oui, Mrs Shawcross ?

— Procurez-vous de quoi confectionner de nouvelles robes pour ma nièce. Il va lui en falloir une pour chaque jour de la semaine, ainsi qu'une tenue de travail et deux robes de soirée.

— Oui, Mrs Shawcross. J'irai au magasin de tissus à la première heure demain matin.

— Non, Maggie. Vous allez aller au magasin immédiatement.

— Oui, Mrs Shawcross.

Maggie effectua une révérence et se précipita hors de la pièce.

— Pourquoi ne pas laisser Emma s'installer avant de tenter de la transformer, Maman ? intervint Percy.

— Ça ne fait rien, assura Emma en se forçant à sourire. Mais si cela ne vous dérange pas, rien de trop élégant. J'aime que mes vêtements soient simples et confortables.

Ida rit.

— Tu n'as aucune inquiétude à avoir à ce sujet. Nous n'allons pas dépenser des fortunes pour t'habiller comme une poupée. Les temps sont durs, Emma. C'est déjà bien que nous ayons accepté de t'offrir un toit, tu ne crois pas ?

Emma hocha la tête, les joues en feu.

— Souhaitez-vous que je montre ses appartements à Emma afin qu'elle puisse se rafraîchir ? proposa Percy.

— Non, non. Je m'en charge. Va chercher ton père. Le repas sera prêt dans une demi-heure.

— Oui, Maman.

Il hocha la tête à l'intention d'Emma puis il partit.

Tante Ida passa un bras sous celui d'Emma et l'entraîna dans le couloir, en lui tapotant le poignet de sa main grassouillette. Elles traversèrent le salon, où Tante Ida avait pour habitude de surveiller Percy pendant qu'il se livrait à ses exercices de piano, lui donnant une tape à l'arrière de la tête chaque fois qu'il faisait une mauvaise note. Qu'importaient ses efforts, Percy se trompait à chaque morceau. Un jour, alors que la pièce était vide, Emma avait effleuré les touches et tenté de jouer une chanson de mémoire. Mais Tante Ida était arrivée à la vitesse de l'éclair et lui avait presque claqué le couvercle sur les doigts avant de lui interdire de retoucher au piano. Emma n'avait jamais recommencé.

Quand elles entrèrent dans le petit salon, la gorge d'Emma se noua. Elle savait que cette pièce lui rappellerait un tas de souvenirs douloureux, mais elle avait espéré que l'agencement ou la décoration aurait été modifié au cours des neuf dernières années. Hélas, rien n'avait changé. Elle revoyait le petit corps d'Albert, exposé sous le grand lustre. Des rubans noirs et des violettes avaient été accrochés à toutes les poignées de porte, du crêpe recouvrait les miroirs et on avait arrêté les aiguilles des horloges. Emma n'avait rien dit quand sa tante avait insisté pour qu'elle pose près de son

frère pour un portrait funéraire. Ensuite, elle était restée lovée dans l'un des fauteuils de la pièce obscurcie et avait refusé de dormir, manger ou quitter le chevet de son frère, jusqu'à ce que ses parents reviennent de Manhattan.

Lorsqu'ils étaient enfin apparus sur le seuil du salon, elle avait retenu son souffle, paralysée. Elle était certaine qu'ils ne lui adresseraient plus jamais la parole. Ils s'étaient approchés d'Albert, sa mère avec une main tremblante plaquée sur la bouche, son père le visage déformé par la douleur. Emma s'était levée.

— Maman, avait-elle dit dans un murmure.

Puis ses jambes s'étaient dérochées sous elle. Sa mère avait franchi en courant la distance qui les séparait pour la rattraper et était tombée à genoux en la serrant contre elle. Quand Emma avait commencé à sangloter (c'était la première fois qu'elle versait des larmes depuis la noyade de son frère), sa mère l'avait étreinte de toutes ses forces en lui répétant que tout allait s'arranger, pendant que son père lui caressait la joue.

Les sanglots d'Emma jaillissaient de sa gorge comme s'ils venaient du plus profond de son âme et l'empêchaient de respirer. Elle s'était demandé si c'était possible de devenir folle à seulement dix ans. Puis ses parents étaient morts dans l'incendie et elle s'était effondrée de nouveau, certaine que la douleur de leur disparition la tuerait. Cette fois, elle s'était retrouvée dans une chambre d'hôpital aux murs blancs, avec un médecin impassible et une infirmière au regard vide à son chevet, sans personne pour la serrer dans ses bras, sans personne pour lui dire que tout irait bien, sans personne pour l'embrasser sur le front.

— Emma ?

La voix de sa tante la ramena à l'instant présent et elle battit des paupières.

— Oui ?

— Je t'ai demandé ce que tu pensais des nouveaux rideaux ? insista Ida, aussi fière que si elle les avait confectionnés elle-même. Les anciens étaient si vieux et défraîchis que je ne les supportais plus !

— Ils sont très beaux, assura Emma en feignant d'être intéressée. En vérité, ils avaient l'air strictement identiques aux rideaux d'il y a neuf ans.

Tante Ida lui fit traverser la cuisine carrelée de blanc pour l'emmener à l'arrière de la maison. Leurs pas résonnaient sur le plancher. Elles passèrent une porte qui donnait sur un petit couloir et s'engagèrent dans l'escalier raide et étroit qui menait aux communs où logeaient les domestiques.

— J'espère que tu ne m'en voudras pas, commença Tante Ida, mais la chambre que tu occupais avec...

Elle s'interrompit et marqua un temps d'arrêt sur une marche.

— Seigneur, c'est à peine si je parviens à dire son nom sans me trouver mal.

— Albert?

— Oui, Albert. Ton pauvre frère. Paix à son âme.

Elle se signa et reprit son ascension.

— Quelle tristesse. Il était si jeune... Et à présent, ma pauvre sœur n'est plus de ce monde, elle non plus.

Elle secoua la tête.

— Je suis désolée. C'est... c'est trop douloureux. Jamais je n'aurais imaginé que ma vie prendrait une si triste tournure.

Emma serra la balustrade plus fort.

— Je vois ce que vous voulez dire.

— Il y a tant de misère en ce bas monde..., continua Ida en reniflant. Si seulement je pouvais ne pas voir la souffrance qui m'entoure... C'est terriblement difficile pour une personne aussi sensible que moi. Voilà pourquoi je tente de me concentrer sur les choses joyeuses et positives. C'est pour mon bien.

J'aimerais que ce soit aussi simple, songea Emma. Puis elle repensa au garçon avachi contre le poteau télégraphique, et à celui auquel il manquait une jambe.

— À ce sujet, puis-je vous poser une question?

— Naturellement, ma chère. Tout ce que tu voudras.

— Sur la route, j'ai croisé un jeune garçon qui n'avait plus qu'une jambe, et un autre avec une attelle et des béquilles. Savez-vous ce qui leur est arrivé ?

Tante Ida se figea de nouveau et porta une main à sa poitrine.

— Oh. Tu parles de ces pauvres épierreurs ?

— Ces pauvres quoi ?

Tante Ida leva la main pour la faire taire.

— Je t'en prie. C'est bien trop déprimant de parler de ça. Nous avons déjà eu notre lot de tristesse pour aujourd'hui, tu ne crois pas ?

— Oui, ma tante.

Elles repartirent, Tante Ida essoufflée par la montée. Tout à coup, elle tourna la tête vers elle et lui sourit, comme si son humeur venait de changer du tout au tout.

— Je disais donc : la chambre qu'Albert et toi occupiez a été transformée en atelier de couture. Maggie est la plus fabuleuse des couturières. Attends d'avoir vu les superbes robes qu'elle a faites pour moi ! Bref, il n'y a pas de chambre pour toi dans la partie principale de la maison.

— Cela ne fait rien, assura Emma.

En réalité, c'était un soulagement. La chambre qu'elle avait partagée avec Albert fut un temps était peuplée de souvenirs de parties de cache-cache et de jeux quand Oncle Otis les enfermait là lorsqu'il recevait des invités pour le dîner. C'eût été trop difficile d'y dormir de nouveau.

Ida l'entraîna dans un étroit couloir aux murs blancs lavés à la chaux et s'arrêta devant une petite porte.

— Nous avons congédié la plupart des domestiques. C'est impossible de trouver des personnes qualifiées, de nos jours, expliqua-t-elle après avoir repris son souffle. La salle d'eau est au bout du couloir. Certes, tu devras la partager avec Maggie et Cook, mais cela devrait faire l'affaire.

Elle sortit un trousseau de clés de sa poche de tablier et déverrouilla la porte.

— Je suis certaine que tu auras toute la place qu'il te faut ici.

À l'intérieur de la pièce aux modestes dimensions, un lit individuel, recouvert d'une couverture en laine marron, avec une tête de lit en fer était collé contre l'un des murs. De l'autre côté, une fenêtre à petits carreaux donnait sur le jardin. La chambre comportait également un bassinnet de toilette, une commode bleue, une chaise à barreaux ainsi qu'un tapis vert élimé qui recouvrait la moitié du plancher. Un papier peint jaune avec de petites roses ornait le mur du fond. Les autres étaient peints en blanc.

Emma se força à sourire.

— C'est parfait, affirma-t-elle.

— Je suis ravie que ça te plaise. J'avais si peur que tu sois contrariée de ne pas loger avec nous dans la partie principale...

— Pas du tout. C'est plus grand que l'était ma chambre de Manhattan.

Emma posa sa valise, défit son chapeau et le mit sur son lit avec son sac à main.

— Le voyage en train m'a épuisée. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais me reposer un peu.

Tante Ida plissa le nez, comme si une odeur désagréable l'indisposait.

— Maintenant? Mais ton oncle compte sur ta présence pour le dîner! Tu sais comment il est quand...

— Excusez-moi, vous avez raison, l'interrompit Emma. Le temps de me rafraîchir et je descends tout de suite.

Tante Ida joignit les mains sous son menton comme si elle priait.

— C'est tout aussi bien. Nous avons beaucoup de points à aborder, Emma. Cette maison est la tienne, désormais, et ton oncle a certaines règles et certaines attentes. Ce serait dommage de partir du mauvais pied.

— Bien sûr.

Agacée, Emma attrapa la poignée et poussa la porte, ce qui força sa tante à reculer dans le couloir.

— Vingt minutes, avertit Tante Ida. Pas une de plus.

— Oui, ma tante.

— Tu n’as pas oublié ce que ton oncle dit toujours. Les horloges n’ont pas été inventées sans raison.

— Oui, Tante Ida. Je m’en souviens.

Emma ferma enfin la porte et fixa la poignée blanche pour tenter de garder son calme, mais c’était inutile. La panique lacérait ses entrailles tel un chat enfermé dans un sac. De ses doigts tremblants, elle ouvrit brusquement son sac, en sortit son voile de deuil et s’empara de la fiole. Elle la déboucha et but une petite gorgée du liquide amer qu’elle contenait. Puis elle ôta ses chaussures et s’écroula sur le lit. Les yeux clos, elle couvrit son visage de ses mains, submergée par le chagrin et le mal du pays.

Après plusieurs interminables, insupportables minutes, le laudanum se répandit dans ses veines et ses muscles, desserrant l’étau d’anxiété qui écrasait sa poitrine. Quand elle se sentit capable de s’asseoir sans avoir le vertige, elle posa les pieds à terre et se leva. Elle déboutonna les longues manches et le haut col de sa robe de deuil, dénoua la ceinture et passa la robe par-dessus sa tête pour s’en débarrasser. L’armature de la jupe se coïça dans sa chevelure et elle resta empêtrée pendant une minute, jusqu’à parvenir à se défaire de son carcan, non sans s’arracher les cheveux au passage. Des larmes de douleur lui montèrent aux yeux et elle battit des paupières pour retenir un nouveau débordement de désespoir. Elle enleva son jupon, délaça son corset et retira ses bas.

Enfin en mesure de respirer, elle ouvrit sa valise et en sortit l’exemplaire du *New York Times* que lui avait donné une infirmière avant qu’elle quitte l’hôpital. Elle s’assit sur le bord de son matelas et ouvrit le journal à la page où figurait la liste des employés du théâtre qui avaient péri dans l’incendie. Pour la centième fois, elle lut le nom de ses parents.

Quand son père et elle passaient devant les bureaux du *New York Times* sur Times Square, il plaisantait toujours en disant que la seule fois où son nom apparaîtrait dans le journal, ce serait après sa mort. Lorsque ce jour viendrait, il voulait qu’elle se souvienne qu’il avait vécu sa vie comme il l’entendait et qu’il l’aimait plus

que tout au monde. Même s'il lui manquait terriblement après son départ, il voulait qu'elle continue à aller de l'avant, à marcher vers la vie et qu'elle choisisse d'être heureuse.

Les mots imprimés à l'encre noire se brouillèrent sur la page blanche. Emma tenta de choisir le bonheur, mais cela ne fonctionna pas. Elle remit le journal dans sa valise et défit sa combinaison.

Une fine serviette était suspendue à un crochet métallique sur la table de chevet et un pain de savon parfumé à la lavande était posé sur un gant de toilette. Emma souleva le pichet et fut soulagée de constater qu'il était plein. Elle remplit le bassinet d'eau et se rinça le visage, avant de se servir du gant et du savon pour frotter son cou, ses bras et ses mains couverts d'une pellicule de trois jours de saleté et de sueur. Elle mourait d'envie de se plonger dans une baignoire d'eau chaude savonneuse, de se laver les cheveux et de reposer ses muscles fatigués. Mais ce n'était pas le moment.

Elle finit sa toilette, se détacha les cheveux pour les brosser, puis les natta en une longue tresse qui lui tombait dans le dos. Elle se rhabilla et remit son unique paire de chaussures, des bottines à lacets pointues à talons. Puis elle prit une grande inspiration, ouvrit la porte de sa chambre et descendit au rez-de-chaussée.